

# CONTRIBUTION A L'HISTORIQUE DE L'ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON

MDCCLXII - MCMLXIV

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

*et soutenue publiquement le 26 Juin 1964*

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Michel ROGUINSKY

Né le 8 Mai 1939, à ROUBAIX (Nord)



LYON

Imprimerie BOSC Frères  
42, quai Gailleton, 42

1964



CONTRIBUTION A L'HISTORIQUE  
DE L'ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON  
MDCCLXII - MCMLXIV



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

# **CONTRIBUTION A L'HISTORIQUE DE L'ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON**

**MDCCLXII - MCMLXIV**

---

**THÈSE**

PRÉSENTÉE

**A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON**

*et soutenue publiquement le 26 Juin 1964*

**POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE**

PAR

**Michel ROGUINSKY**

Né le 8 Mai 1939, à ROUBAIX (Nord)



**LYON**

Imprimerie BOSC Frères  
42, quai Gailleton, 42

1964

# PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

---

|                            |              |
|----------------------------|--------------|
| Directeur .....            | M. FLORIO    |
| Directeur honoraire .....  | M. JUNG      |
| Directeur honoraire .....  | M. TAPERNOUX |
| Professeur honoraire ..... | M. CUNY      |

---

## PROFESSEURS

### 14 chaires

|                                                                                     |               |
|-------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| Pharmacie et Toxicologie .....                                                      | MM. TAPERNOUX |
| Anatomie descriptive, Extérieur, Anatomie appliquée .....                           | BARONE        |
| Physiologie, Thérapeutique, Pharmacodynamie .....                                   | BOST          |
| Histologie, Embryologie, Anatomie pathologique .....                                | LUCAM         |
| Hygiène et industrie des aliments d'origine animale .....                           | FLACHAT       |
| Zoologie appliquée, Parasitologie externe, Parasitologie interne ..                 | EUZEBY        |
| Pathologie médicale des équidés et des carnivores. Législation<br>vétérinaire ..... | FLORIO        |
| Pathologie médicale du bétail et des animaux de basse-cour ....                     | COTTEREAU     |
| Technique chirurgicale, Pathologie chirurgicale .....                               | COLLET        |
| Obstétrique, Pathologie de la Reproduction .....                                    | BERTRAND      |
| Microbiologie, Immunologie, Maladies contagieuses, Police sani-<br>taire .....      | JOUBERT       |
| Ethnologie, Hygiène, Zootechnie, Economie rurale .....                              | FROGET        |
| Botanique appliquée, Agronomie, Alimentation .....                                  | JEAN-BLAIN    |
| Physique et Chimie biologiques et médicales .....                                   | MAGAT         |

## CHEFS DE TRAVAUX

MM. BUSSIERAS, FERNEY, RUCKEBUSCH, OUDAR, Agrégés.  
MM. LAPRAS, LE NIHOUANNEN, VAN HAVERBEKE,  
JEAN-BLAIN Claude, CHANTEGRELET.

## ASSISTANTS

MM. BLAVIGNAC, PROY, VERINE

---

## EXAMINATEURS DE LA THESE

*Président* : Monsieur le Professeur ROCHE, de la Faculté de Médecine.  
*Premier Assesseur* : Monsieur le Professeur FLORIO, de l'Ecole Vétérinaire.  
*Deuxième Assesseur* : Monsieur le Professeur JOUBERT de l'Ecole Vétérinaire.

---

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.



A MES PARENTS

En témoignage de profonde affection.

A TOUTE MA FAMILLE

A TOUS MES AMIS

A Monsieur le Professeur ROCHE  
*Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon*

Qui nous a fait le grand honneur  
d'accepter la présidence de notre Jury  
de thèse.

A Monsieur le Professeur FLORIO

*Directeur de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon*

En témoignage de respectueuse reconnaissance pour avoir bien voulu faire partie de notre Jury de thèse et nous avoir encouragé dans la poursuite de notre travail.

A Monsieur le Professeur JOUBERT

*Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon*

Qui nous a fourni le sujet de cette thèse et n'a cessé d'apporter sa bienveillante attention à l'élaboration de cet ouvrage.

A LA MEMOIRE DE :

BOURGELAT

BERTIN

BREDIN

HENON

ARAGO

HERRIOT

FONDATEURS ET SAUVEURS DE L'ECOLE

## INTRODUCTION

Depuis l'ouvrage magistral de Saturnin Arloing sur le berceau de l'enseignement vétérinaire (1889), peu de précisions nouvelles ont vu le jour et surtout aucun travail d'ensemble sur l'histoire de notre école n'est réapparu. Cette carence provient en grande partie de l'incendie qui endommagea gravement la bibliothèque en 1929, brûlant la plupart des manuscrits connus des premiers auteurs.

Lorsque M. le Professeur Joubert nous confia ce sujet, il nous était donc difficile d'avoir la prétention de corriger notre prédécesseur ; notre thèse n'avait d'autre ambition que de reprendre quelques détails, d'ajouter les événements propres à l'époque actuelle et de mettre en relief les circonstances de sa création et de son histoire afin d'en tirer d'utiles leçons.

Vint alors le bicentenaire où M. le Directeur Florio fit à nouveau le point ; nous nous plaçâmes à ce moment sous son patronage. Nous ne pensons pas, bien sûr, par une thèse issue de recherches d'archives, égaler le brio de sa conférence.

Nous avons ajouté des chapitres sur l'évolution des travaux scientifiques en provenance de Lyon, qu'Arloing regrettait ne pouvoir analyser faute de place ; enfin dire un mot des traditions que garde la troisième grande école de France par l'ancienneté nous a semblé indispensable.

Nous terminerons cet exposé par quelques mots sur les dirigeants, l'enseignement et par une conclusion prospective, éclairée par ce rappel du passé.



## PROLOGUE

### HISTOIRE DE LA MEDECINE VETERINAIRE

La naissance de notre art peut être placée au Néolithique, du fait même de la domestication des animaux. Les premières civilisations du Proche Orient nous montrent les deux médecines, humaine et animale, pour ainsi dire unies dans un ensemble de recettes empiriques, accompagné de formules liturgiques ou magiques qui lui apportent de l'importance et de la vitalité.

En Grèce, sous l'influence des idées de Platon qui voit dans l'animal un être sans âme, les deux médecines se séparent. Elles gardent cependant un grand nombre de caractères communs : La description des symptômes et le diagnostic sont assez assurés pour nous permettre de reconnaître les maladies en cause. L'étiologie et la pathogénie sont passées sous silence ou témoignent au contraire de l'imagination fertile des Hellènes. La prophylaxie — surtout celle des « pestes » — et la thérapeutique sont limitées mais souvent valables. Enfin les pathologies et techniques chirurgicales révèlent des hardiesses qui nous surprennent.

Rome puis Byzance voient fructifier cet héritage et nous font connaître des hippiatres nombreux et souvent compétents, parmi lesquels on se doit de citer Apsyrté, né en l'an 300 après Jésus-Christ, dans la province d'Asie Mineure. Il fut vétérinaire en chef des armées de Constantin le Grand et se montre dans ses lettres thérapeute clair, observateur sagace et critique avisé. C'est d'ailleurs de Rome que nous vient le terme *medicus veterinarius*, issu

de vehi — être porté — par l'intermédiaire du mot qui signifie bête de somme. Une autre étymologie s'appuie sur le fait que seul le plus ancien berger pouvait soigner les animaux : Vétérinaire proviendrait donc de Vétéran (1).

Le flambeau est repris par les Arabes qui ajoutent à la science des anciens l'extérieur du cheval. Fort heureusement car les « maréchaux » du Moyen Age se contentent de supplier leur patron Saint Eloi. L'héritage gréco-latin revient cependant en Europe. Après la tentative isolée de Frédéric II et de son écuyer Ruffus (1250), la Renaissance nous offre l'*Anatomia del Cavallo* de Léonard de Vinci, publié par Carlo Ruini à la fin du xvr<sup>e</sup> siècle. Des écoles de cavalerie se sont déjà ouvertes, notamment à Naples avec les écuyers Pignatelli et Grisone.

Les deux siècles suivants voient de lourdes pertes parmi les gros animaux dues à la guerre en ce qui concerne le cheval, à la peste pour le bétail. En même temps la maréchalerie connaît son épanouissement mais le siècle des lumières réclame une attitude plus rationaliste. Ce désir est comblé par Bourgelat et depuis l'histoire de la vétérinaire se confond avec l'histoire des écoles.

---

(1) Aucune allusion à l'époque actuelle.

## PREMIERE PARTIE

---

### LES FONDATIONS

---



## LE SIECLE DES LUMIERES

Quatre évolutions parallèles vont faire désirer par la société du XVIII<sup>e</sup> siècle, la formation d'hommes instruits en la matière et capables de protéger les animaux, sous l'égide de l'administration (car nous sommes à l'époque du despotisme éclairé).

Tout d'abord la science accomplit à ce moment-là un progrès incontestable dans tous les domaines : Monge crée la géométrie descriptive, les premiers phénomènes électriques sont alors étudiés (paratonnerre de Benjamin Franklin), Rouelle et son élève Lavoisier préparent la chimie moderne, Linné et Buffon jettent les bases de la biologie actuelle. Tournefort et les Jussieu s'illustrent en botanique, Daubenton en zoologie. La technique innove également : invention textiles, transformation de la sidérurgie par l'emploi de la houille, utilisation de la vapeur. Confirmée par ces succès, se développe la foi en la toute puissance de la raison, reprise par d'abondants libellés, discutée dans de nombreux cafés et salons et prônée par les philosophes.

Mais les encyclopédistes sont aussi des physiocrates, pour qui la terre est la principale source de richesse, et des romanesques, qui exaltent le retour à la nature. Buffon publie en 1749 la *Maison Rustique*, Rousseau la *Nouvelle Héloïse* douze ans plus tard. D'autre part la disparition des invasions et des grandes famines dès 1725 pousse les paysans à une attitude plus résolue envers les « pestes ». C'est ainsi qu'en 1712 ils n'opposent guère que la superstition à la maladie ; en 1745 l'administration qui avait jusqu'alors protégé surtout le ravitaillement des villes intervient dans les campagnes ; enfin nous verrons com-

ment fut vaincue l'épidémie de 1762, qui voit diminuer de beaucoup les pratiques magiques. Ces deux aspects de l'évolution agricole s'unissent par la création des Sociétés d'Agriculture. L'une des premières est celle de Lyon fondée en mai 61 grâce à Trudaine et au marquis de Turbilly.

Depuis les railleries souvent justifiées de Molière, la médecine a innové : « vaccination » à l'aide du pus de varioleux, création de l'Académie de Chirurgie par le même Trudaine... Mais surtout le vieux préjugé contre la dissection et le traitement des animaux perd de sa virulence, encore que les princes qui désirent voir soigner les animaux doivent payer d'exemple. Mais lors des épidémies citées ci-dessus, des médecins parmi les plus illustres participent aux essais de thérapeutique. Il nous suffit de citer pour Lyon, Louis Vitet, auteur d'un ouvrage sur la Médecine Vétérinaire. A la vérité, ce sont surtout les chirurgiens qui formeront Bourgelat et ses disciples ; par un juste retour des choses il convient de signaler qu'au moins trente des premiers vétérinaires finiront chirurgiens et médecins de campagne.

Enfin la maréchalerie connaît son âge d'or. Après Solleysel, Garsault publie le Nouveau Parfait Mareschal, et le duc de Newcastle son Traité d'Equitation. Mais apparaît alors la dynastie des Lafosse dont trois nous sont connus surtout le dernier dit Lafosse fils (1738-1820) qui fut le plus grand hippiatre de son temps. Ce n'est pas un banal empirique : Il a fait des études médicales lorsqu'il était préparateur de Ferrein à l'école de Paris, ses connaissances anatomiques seront supérieures à celles de son rival Bourgelat,, et il s'efforcera de transmettre son savoir par une école fondée en 1767 et qui durera trois ans.

Voilà quel est le cadre de l'action menée par notre maître et ses successeurs. Ils sauront utiliser le rationalisme et le point de vue économique pour obliger la médecine et la maréchalerie à se transformer peu à peu en science vétérinaire. Lyon sera bien placé pour voir se matérialiser cette idée : Cité mystique certes, mais aussi tout

entière tournée vers le concret bien organisé, elle se situe au confluent des régions agricoles variées que constituent les Alpes, la Bresse, le Beaujolais et le Charollais. A cette époque la grande cité voisine de Genève fourmille de librairies dont les publications franchissent les frontières et entretiennent dans l'agglomération lyonnaise un climat favorable aux réalisations nouvelles. Le terrain est bien préparé, encore faut-il savoir l'utiliser !



## PETITS ASPECTS D'UN GRAND HOMME

Le fondateur des écoles de Lyon et d'Alfort est originaire... de la région toulousaine.

En effet son père est né près de Villefranche de Lauragais (Haute-Garonne). Pierre Bourgelat est élevé à Libourne et épouse une demoiselle Caprioly dont il a deux fils probablement morts en bas âge. En 1683, il devient teneur de livre chez le drapier Sabot à Lyon ; il y acquiert le surnom de « Plume d'Or ». En 1688 son patron se l'associe. En 1706-07 il est nommé échevin, charge qui anoblit son titulaire ; il prend alors (1) pour blason : D'azur à une fasce d'or accompagnée en pointe de trois colombes affrontées du même ». Veuf, il se remarie avec Geneviève Terrasson dont le père Jean est conseiller et procureur du Roy en son élection de Lyon, donc anobli. Il en a trois filles et Claude, né le 11 novembre 1712 à Lyon, baptisé le lendemain en l'Eglise de Saint-Nizier.

Celui-ci, dont nous verrons la carrière par la suite, est de taille médiocre : cinq pieds deux pouces. Mais son maintien fier d'homme de cheval et ses traits réguliers lui assurent un aspect d'indiscutable noblesse.

Sa vie privée n'offre rien de scandaleux. Il habite à Lyon, rue d'Auvergne, près de l'Académie d'Ainay. Il y épouse le 20 octobre 1731, Elisabeth Cochardet de Chiseuil alors âgée de dix ans, fille d'un écuyer qui la dota honorablement sans plus. Le mariage, cassé pour vice de forme, doit être renouvelé en 1736 ; Bourgelat signera dès lors ses lettres avec un cachet formé du blason paternel, surmonté

---

(1) Du moins nous le supposons, car un roturier pouvait fort bien posséder des armoiries.

du coq becqué, membré et crêté de gueules de son beau-père.

De cette union naîtra (plus tard naturellement) Arsène-Laure. Elisabeth mourra vers 1764 et sa fille réalisera un mariage courant pour l'époque en épousant un Guillemot d'Alby, de bonne noblesse mais ruiné. Il exercera les fonctions de secrétaire à la direction d'Alfort de 1801 à 1803. Leurs deux fils (Hector Hippolyte, né en 1798 et Hippolyte Hector, né en 1814) après de mauvaises études dans les trois écoles, finiront vétérinaires militaires.

En 1765, Bourgelat transfère son domicile à Paris, rue Sainte-Apolline, près de la porte Saint-Denis. Il se remarie en 1773 avec noble Dame Trusson, veuve du sieur Proa, Prévôt général de l'Île-de-France ; il en a un fils qui disparaît à l'âge de deux ans. Dans son dernier domicile, sis rue Saint-Louis, près de l'église Saint-Gervais, il meurt à près de soixante sept ans, le 3 janvier 1779 ou dans les derniers mois de 1778, d'une attaque de goutte. Il laisse ses sœurs mariées à des anoblis lyonnais : Marianne unie à Pierre Dugas, allié à l'illustre famille des Morel de Voleine (1), Anne à un Prost de Grangeblanche — son fils fut inspecteur-visiteur à Alfort vers 1773 —, Pierrette à un Fayard de Champagneux.

Son portrait fut réalisé en 1752 par le peintre Vincent de Montpetit qui retoucha son tableau en 1770 ; cette œuvre le montre entouré d'attributs symboles de ses occupations favorites ; elle est placée dans la bibliothèque de Lyon. Une miniature que possèdent les héritiers d'Herriot le représente avec des boucles d'oreilles en forme de fer à cheval.

Depuis sa mort un buste sculpté par Boizot, en 1780, orne l'antichambre de la salle du Conseil. Mais Lyon voulut garder de son fondateur un souvenir plus visible et fit ériger une statue par Fabich père au centre de la cour

---

(1) Des « arrières-petits-neveux » de Bourgelat vivent encore à la Tour du Breuil dans l'Indre.

d'honneur, le 6 mai 1876. Elle fut enlevée lors de la dernière guerre et servit, paraît-il, à protéger le vignoble français contre les affections cryptogamiques. Elle a dû donc être remplacée par un ouvrage issu du ciseau de Salendre et installé à la même place le 10 juin 1956. Signalons qu'Alfort possède aussi ces représentations de son Fondateur, dont nous allons dépeindre à présent la carrière.



## LA CARRIERE DE CLAUDE BOURGELAT

Confié tout d'abord à des Jésuites, il aurait fait ensuite ses études à Toulouse et son droit à Grenoble ; aucun document ne vient cependant étayer cette tradition. Il fut certainement avocat puisqu'inscrit au Barreau de Lyon, de 1733 à 1740, et vainqueur d'un concours de la Saint Thomas par un discours sur l'émulation. Une autre tradition le représente gagnant une cause injuste contre une veuve peu fortunée. Il remboursa la pauvre femme, quitta cette carrière et se consacra à l'équitation. C'est ainsi qu'il fut peut-être mousquetaire et qu'il suivit les enseignements de maîtres lyonnais et parisiens. Les étrangers et surtout les Anglais le proclament « premier écuyer d'Europe ». Dès 1740, à 28 ans, il est nommé par Louis XV chef de son Académie d'Ainay (1) où il enseigne à de jeunes nobles les bonnes manières, la danse, l'équitation et à partir de 1748 l'hippologie.

Pour augmenter ses connaissances anatomiques qui seront, à vrai dire, toujours assez fragmentaires, il suit l'enseignement de Charmetton et de Pouteau au Collège de Chirurgie de Lyon ; il y disséquera avec Honoré Fragonard, cousin germain du célèbre Frago, des chevaux et autres animaux domestiques.

Commence alors sa carrière. Dès 1752, l'Académie des Sciences de Paris l'accueille comme membre correspondant. Cinq ans plus tard il est nommé inspecteur général des haras de la généralité de Lyon et en 1760 il occupe

---

(1) Fondée en 1633 place Tolozan et transféré en 1716 place d'Ainay (n° 19 de l'actuelle rue Bourgelat - Institut Mérieux).

le même « grade » pour les librairies. A cette occasion, il a maille à partir avec Voltaire, alors installé près de là à Ferney ; d'Alembert s'empresse de défendre son ami. La même année il reçoit le contrôle des fiacres de Lyon, source de revenus appréciables ; il en laissera bientôt profiter les écoles vétérinaires, qui feront gérer cette manne sous contrat de fermage.

En 1762, l'Académie des Sciences et Belles Lettres de Berlin le reconnaît comme membre extraordinaire.

En 1764 il est nommé commissaire général des haras du royaume. Enfin, l'année suivante, les Lyonnais le placent dans la liste où le Roi choisit le Prévot des Marchands

Cet homme d'action a beaucoup écrit et sur toutes sortes de sujets, depuis l'économie (très) politique où il s'élève contre l'institution de la milice qui dépeuple les campagnes et contre la corvée, en passant par la danse (1) et le mouvement des hanches (du seul point de vue anatomique, bien sûr) jusqu'à ses grands ouvrages sur l'art vétérinaire accompagnés de nombreux mémoires, sans oublier sa participation à l'Encyclopédie. Il s'y révèle un esprit clair et rationaliste : « Je me suis fait une loi de ne parler que d'après l'inspection de l'animal mort ou vivant et non d'après les préceptes qui nous ont été transmis. » Voici la liste de ses ouvrages par ordre chronologique :

— La Danse (?).

— Nouveau New-Kastle 1747.

— Eléments d'Hippiatrique 1750.

— Articles de l'Encyclopédie : 1755-57, art vétérinaire, eaux, ébullition, écarts, enclouures, entorses, épilepsie, faran, farcin, feu, fièvre, gale, lunatique, manège, maré-

---

(1) Ce serait son premier ouvrage d'après l'annotateur anonyme de Grogner.

chal, mouvement des hanches, etc..., en tout une trentaine de matières.

— *Eléments de l'Art Vétérinaire* (Zootomie ou Anatomie Comparée 1766-69, Extérieur 1768, Bandages 1770, Ferrures 1771) contenant le « *Traité des Haras* ».

— *Matière médicale* 1767.

— *Mémoires sur* : Les épidémies, les esquinancies gangreneuses (1770), les maladies contagieuses du bétail (1775), le vomissement du cheval, la rumination, la rage, la morve, la clavelée (*Journal de l'agronomie, du commerce, des arts et des finances*, 1778), la corvée et la milice.

— *Réglements pour les Ecoles Royales Vétérinaires de France* (1777).

— *Almanach vétérinaire* (1782) (Participation posthume).

— Correspondance avec Voltaire, — lettre de 1771 sur les calculs naturels et expérimentaux, — avec Buffon, Lord Pembroke et Charles Bonnet au sujet des croisements chien×loup et cheval×bœuf, lettres à Haller sur les épidémies, à Frédéric-le-Grand sur la charge de cavalerie, enfin à son ami d'Alembert et à ses relations.

— Annotations de deux ouvrages de Barberet :

— *Mémoire sur la maladie épidémique des bestiaux* (1765).

— *Recueil de mémoires et observations pratiques sur l'épizootie* (Lyon, 1808).

Le « *Nouveau New-Kastle* » résume son expérience de brillant écuyer et de chef de l'Académie d'Ainay. Ce n'est en aucune façon une adaptation de l'ancien traité de cavalerie anglais, auquel il est bien supérieur par sa clarté et sa concision. Les « *Eléments d'Hippiatrique* »

voient s'ajouter aux problèmes d'équitation des préoccupations médicales. Ils soulignent la nécessité d'une école chargée de diffuser une connaissance approfondie des animaux, en développant l'enseignement d'Ainay. Cet ouvrage fait accueillir son auteur dans les Académies.

Les « Eléments de l'art vétérinaire » et la « Matière Médicale » exposent aux élèves les cours qui leur seront enseignés pendant leurs études. Enfin les mémoires, articles de l'Encyclopédie et sa correspondance révèlent un esprit d'ordre, sûr de son fait et écrivant au fil de la plume.

## PSYCHOLOGIE D'UN FONDATEUR

Pour créer l'école de Lyon, outre les circonstances favorables, il fallait l'homme exceptionnel qu'était Bourgelat. Dès 1714, Christophe de Jussieu, un autre Lyonnais, demande des vétérinaires dans son ouvrage sur les maladies des bestiaux ; en 1750, Frédéric II de Prusse échoue dans sa tentative de fonder une école, à cause de l'hostilité des « savants » d'alors. Quelles sont donc les qualités de notre maître qui ont forcé la réussite ?

Cet écuyer de valeur est un esprit très cultivé, jugé digne de collaborer à l'Encyclopédie par son ami d'Alembert. C'est un avocat sachant plaider des dossiers difficiles, un travailleur acharné qui administrera les écoles avec soin. Ses ennemis répliquent que cet anatomiste superficiel, fort orgueilleux de sa personne, ne peut souffrir qu'un de ses subordonnés affirme une trop grande indépendance, mais est plutôt servile avec les grands. Enfin, la plupart de ses biographes le veulent lyonnais : méthodique, méfiant, réaliste et connaissant la valeur de l'argent.

Voyons-le à l'œuvre. Il a noué de précieuses relations parmi ses élèves de l'Académie d'Ainay par sa sociabilité, qualité en général déniée à ses concitoyens ! Bourgelat saura toujours utiliser d'ailleurs ses amitiés parmi la haute noblesse de son temps, car il n'est alors nullement handicapé par son rang d'écuyer inférieur en théorie (1). C'est ainsi que s'il est nommé chef de l'Académie par le

---

(1) La réaction nobiliaire qui exige les quatre quartiers (soit tous les grands parents nobles ou anoblis) pour être partout reçu, ne jouera que sous Louis XVI.

comte d'Armagnac, c'est sa veuve, la comtesse de Brionne, qui le fait dirigeant des haras lyonnais puis nationaux. Quant à Lamoignon, co-signataire de l'acte donnant naissance à l'école, il se trouve être le père de Malesherbes, grand protecteur des encyclopédistes ; celui-ci est à l'origine de la désignation de Bourgelat comme « censeur » des librairies.

Il fut surtout puissamment appuyé par Henri Bertin. Cet homme né dans le Périgord en 1719, se trouva intendant de la généralité lyonnaise de 1754 à 1757 où il fit la connaissance de Bourgelat et du projet que caressait celui-ci. Une fois lieutenant général de la police puis contrôleur général des finances (1759), Bertin usera de son influence auprès de Madame de Pompadour et du roi pour réaliser le rêve de son ami, puis suivra le devenir des écoles de part son poste de secrétaire d'Etat à l'Agriculture (1763-1780). Nous ignorons l'origine exacte des rapports entre les deux hommes, signalons toutefois que le premier commis du « ministre » fut un lyonnais, Parent fils. On pense généralement que Malesherbes les présenta l'un à l'autre. Dans ses lettres à tous ces protecteurs, nous retrouvons sa courtoisie sans l'obséquiosité dont on l'accuse.

Pour ce qui est de la méthode, soulignons l'évolution du projet d'école depuis les *Eléments d'Hippiatrique*. Manifestement en 1750, notre maître voulait y installer un enseignement comparable à celui de l'Académie d'Ainay ; l'école aurait reçu de jeunes nobles pour en faire des écuyers et hippiatres accomplis, vocation somme toute conforme à l'appellation d'Académie Vétérinaire qui lui fut donnée par le petit peuple lyonnais. Mais les préjugés sont encore tenaces et Lafosse fils propose son école de maréchalerie, qu'il présente comme plus rentable. Bourgelat fait front, emprunte une partie des idées de ses adversaires et accepte comme élèves des gens sachant tout juste lire et écrire, fils de maréchaux pour beaucoup d'entre eux. Il juge alors nécessaire de leur donner un enseignement basé sur la dictée et la répétition afin de former

les bons « empiriques d'Etat » que réclament les campagnes. A ce moment, au contraire, il ne peut accepter prendre des gens de plus haute naissance mais moins aptes à supporter la discipline qu'exige cette éducation formaliste. Cependant Bourgelat saura toujours voir plus loin que le sabot, auquel veulent se limiter les maréchaux, et il laissera la porte ouverte aux expériences scientifiques dans l'école même.

L'argent pour ce fils de drapier a une certaine valeur : Son père était fort riche et le jeune Claude en profita dit-on pour mener une existence dépensière et libertine. Mais appauvri lors d'un procès gagné par l'épouse d'un fils naturel de Pierre Bourgelat, il fut depuis volontiers économe, ce qu'on ne pourrait lui reprocher. Il sait cependant être désintéressé, et nous l'avons vu donner aux Ecoles qui en avaient grand besoin le revenu des fiacres de Lyon. S'il s'est brouillé avec l'abbé Rozier, avec Fragonard, avec Varnard, Professeur de l'école, ce n'est probablement pas par jalousie. Un peu de sclérose intellectuelle, bien excusable chez un homme aussi âgé (pour l'époque) a peut-être joué. Mais surtout il semble que ces « spécialistes » entendaient organiser l'enseignement en fonction de leurs préoccupations, faussant ainsi l'équilibre péniblement obtenu par Bourgelat et mettant en péril l'existence de l'école. Ce danger n'est certes pas encore écarté !

Enfin sa méfiance le pousse à ne pas signer ses livres ; mais elle n'est pas spécifiquement lyonnaise, car les lettres de cachet existent encore.

En résumé, plutôt qu'un lyonnais véritable, un « soyeux » fier de son œuvre, sachant s'organiser, grand expert en relations publiques et homme de valeur par-dessus tout, avec ses défauts mais sans faiblesses.



## DEUXIEME PARTIE

---

### **L'HISTOIRE**

---



## LE BERCEAU EST CREE

Le 4 août 1761 paraît un Arrêt du Conseil d'Etat du Roi relatif à l'établissement dans la ville de Lyon d'une école pour le traitement des maladies des bestiaux, signé par Lamoignon, Chancelier de France, et Bertin. Il accorde à Bourgelat 50.000 livres en 6 ans.

Celui-ci loue aux recteurs-administrateurs de l'Hôtel-Dieu, pour 900 livres par an, une auberge sise grand-rue de la Guillotière. Au débouché de la route du Midi, à l'enseigne de l'Abondance, elle est accompagnée d'un pré de 9 hectares. D'autre part dès 1760 environ, l'écuyer piémontais Payr-Morello vient le seconder pour l'apprentissage de l'équitation.

Le premier de ces élèves envoyés par les intendants, qu'alertent Bourgelat et Bertin, est un Bressan de 24 ans, Laurent Gaillard, il rentre le 13 février 1762, alors que l'ouverture réelle ne se fera que le 16. Bientôt une trentaine d'étudiants se livrent à la dissection sous la houlette de Fragonard, le chirurgien condisciple de Bourgelat. L'abbé Rozier, surnommé le Columelle français, leur enseigne la botanique dans un jardin de 120 ares, le plus ancien de son espèce à Lyon, avec jusqu'à 700 plantes différentes ; Chabert, élève de Lafosse père, est chargé de la ferrure et Fleurant, descendant de ce chirurgien décrit par Molière dans le Malade Imaginaire, de l'emploi du bistouri. Pons, le démonstrateur fait recopier aux élèves des cahiers renfermant les préceptes de leur art sur les maladies, la matière médicale et l'extérieur du cheval. A cause des préjugés d'alors, Bourgelat ne peut enseigner lui-même ; mais bien que Fragonard soit nommé directeur,

il laisse à son supérieur le contrôle des études et l'appréciation à porter sur les élèves. Enfin, le négociant Fargeaud sera notre premier trésorier. L'organisation de l'école est donc au point ; le succès va vite récompenser l'effort de nos maîtres.

## A L'ABONDANCE... DE GLOIRE

Dès le début une occasion unique de prouver la valeur de son enseignement s'offre à Claude Bourgelat. Une épidémie caractérisée par un chancre sub-lingual — probablement une stomatite pseudoaphteuse — se déclenche dans toute la France de 1762 à 1764. Il envoie aussitôt ses meilleurs élèves en « mission » dans les campagnes ; les soins les plus élémentaires suffisent fort heureusement à juguler l'infection : curetage du chancre, application de vinaigre, hygiène générale, saignées, etc... Nous livrons cette statistique aux réflexions de nos modernes chevaliers de la seringue : morts avant traitement 82, morts pendant l'intervention 20, guéris 1555, soumis à prophylaxie (hygiène et isolement) 4988. En récompense par arrêt du Conseil d'Etat du Roi que signe Bertin, Lyon prend le 3 juin 1764 le titre d'Ecole Royale Vétérinaire.

Devant cette réussite Bourgelat pense à transférer l'école à Paris où elle sera plus près de la manne royale et écrit en ce sens à Bertin en mars 64. Celui-ci préfère en faire créer une autre qui serait : « une sorte d'école supérieure dont les meilleurs élèves serviraient de chefs d'enseignement dans les autres écoles » Bourgelat s'incline et quitte Lyon le 15 avril 1765 en y laissant l'abbé Rozier et un certain Baroilhet, négociant, comme directeurs. En août, Chabert, Fragonard et trois élèves le rejoignent à Paris ; le transfert à Alfort aura lieu en octobre 1766 avec 6 élèves venus de Lyon ; le premier élève extérieur, un normand, n'y entrera qu'en novembre 1767, soit un an plus tard.

Bertin avait dit les autres écoles. En effet Turgot, alors intendant du Limousin, s'efforce de créer une école à



1762

PRÉ

ECHELLE

$\frac{1}{5000}$

JARDIN

GRAND-RUE DE LA GUILLOTIERE

1962

n° 85

GRAND-RUE DE LA GUILLOTIERE

RUE CREUZET

RUE CHAVANNE

RUE VENDÔME

COURS

AVENUE FELIX FAURE

RUE CREQUI

RUE VILLEROI

PENSIONNAT

## L'ECOLE DE LA GUILLOTIERE

### REZ-DE-CHAUSSÉE :

- A Logement du suisse.
- B Salles de dissection.
- C Ecuries.
- D Pharmacie et dépendances.
- E Corps de garde.
- F Ecuries.
- G Chambre du chef de forges.
- H Ecuries.
- I Abreuvoir.
- J Cour des forges.
- K Forges.
- L Cour de clinique.

### PREMIER ÉTAGE :

- A' Chambre du démonstrateur.
- B' Salle de démonstration.
- D' Salles diverses.
- E' Chambre de Bourgelat.

### *Transformations de 1774 (logement des élèves) :*

- A Devient cuisine et réfectoire.
  - E » loge du concierge.
  - A' » infirmerie.
  - B' » cabinet d'histoire naturelle.
  - D' » chambres diverses.
- On construit C' (dortoir de 25 lits).

### *Restes de l'Ecole :*

- 1 Magasin OMEGA BARLETTI
- 2 Groupe scolaire CHAVAND.

Limoges ; elle ouvrira le 22 février 1766, rue des Anglais avec comme professeurs et démonstrateurs Le Blois, chirurgien à Lyon, qui a fait un an de stage à l'école Vétérinaire, Mirat chirurgien à Montpellier, les sieurs Barjollin et Brachet, anciens élèves de Lyon (1). Elle fermera le 5 novembre 1768 faute d'un nombre suffisant d'élèves.

Cette dissémination s'étend à l'étranger. Dès la deuxième année, sont ainsi attirés par le renom de l'école, un savoyard (alors piémontais), un suisse, un danois. Ce mouvement s'amplifie et ces élèves vont ensuite fonder chez eux des écoles vétérinaires en quelque sorte filles de Lyon. Ainsi Abilgaard, le danois de 1763, ouvrira Copenhague en 1773 ; Brugnome, Hernqvist et Scotti (1764) créeront Turin (1769), Skara (ouverte en 1775, donnera naissance à Stockholm) et Vienne (1777). Un Français, Vial de Saint Bel (1769) sera le premier directeur du Collège de Londres (1792) et Volpi (1772) ira fonder Milan en 1791.

Ces descendantes — et nous n'avons cité que les principales — vont essaimer à leur tour, assurant à Lyon une nombreuse famille. Londres par exemple est la souche de beaucoup d'écoles dans le Commonwealth et d'Edimbourg, origine à son tour des écoles du Canada.

Cependant l'« Académie » que dirige Bourgelat depuis Paris à travers plusieurs directeurs, connaît encore de nombreux succès. Entre autres épidémies, celle de 1774 est maîtrisée très vite par l'action conjointe des médecins de campagne et des élèves des deux écoles. Les travaux scientifiques se poursuivent de même : publications botaniques de l'abbé Rozier, recherches toxicologiques, travaux sur la contagiosité de la morve, expériences hypnotiques de Mesmer en 1784. Les cours de haute tenue s'étalent sur deux semestres (avril-octobre et novembre-mars), et au bout de 4 ans les élèves sont nommés privilégiés du roi et peuvent exercer leur métier d'artiste vétérinaire.

---

(1) Notons que Bourgelat pensa y envoyer Fragonard et que la présence de Brachet n'est pas certaine.

Mais sur le plan matériel la situation est moins brillante ; Bourgelat avait, en 1765, accepté de loger dans l'école deux prussiens. Ils ne laisseront comme souvenir qu'un incendie déclenché par la chute d'une bougie un soir de beuverie ; bientôt les élèves coucheront dans l'école pour améliorer la discipline fort compromise dans leur ancien dortoir. Des aménagements sont donc nécessaires ; ils diminuent pourtant la superficie utilisable pour l'enseignement. Alors vont commencer les difficultés, aggravées par une crise financière due à des ressources insuffisantes.



## LES ANNEES DIFFICILES

Nous avons vu au chapitre précédent, la lente mise en train de l'école d'Alfort ; mais dès 1768 elle est lancée et cette cadette va bientôt éclipser l'aînée avec des subsides plus conséquents. C'est ainsi qu'en 1780 elle recevra 65.880 livres et Lyon 12.920, pour un nombre d'élèves à peu près triple. « L'Académie » est de plus en plus à l'étroit dans sa petite auberge bien que le nombre d'entrées soit, de 1772 à 1793, toujours inférieur à 15. Mais l'accroissement des charges incombant à l'école incite Bredin père, alors Directeur, à désirer son transfert. Il pense tout d'abord au couvent des P.P. Pictus de la Guillotière et même à Grenoble ; ensuite il songe à agrandir le logis de l'Abondance. Cependant aucun de ces projets ne pourra aboutir faute de moyens.

De plus, le protecteur des vétérinaires, Bertin, a été remplacé en 1780 par Necker ; le premier ministre d'alors, Maurepas, veut supprimer les écoles. Mais les directeurs et leurs amis prouvent la valeur économique de leurs établissements et Necker les défend à son tour de façon efficace.

A partir de 1785 de nouvelles difficultés vont apparaître, les « fermiers » assurant le fonctionnement des fiacres de Lyon ne payent leur dû (20.000 livres par an) que peu ou prou, et l'école s'endette. Bredin demande des secours à Paris ; il présente une gestion correcte, mais l'autorité centrale refuse de subvenir à ses besoins car tous les crédits ont été distribués pour Alfort. Le directeur s'adresse à ce moment aux autorités locales, d'abord à l'intendant Flesselles qui accorde quelques subsides, puis au Conseil

Général du département de Rhône-et-Loire. Celui-ci avance une partie de l'argent réclamé après bien des hésitations et grâce aux suppliques répétées de Bredin ; cependant, en 1792, le déficit dépasse 22.000 livres. Enfin le 29 germinal an III Lyon est transformée en école nationale ; l'Etat prend à sa charge les dettes mais paiera toujours aussi mal.

Un autre danger menace l'école : Lafosse n'a pas pardonné à Bourgelat sa mise à l'écart de la vétérinaire. Hostile à l'ancien régime, il s'exile en Russie dès 1777 ; il revient en 1781 et participe à la prise de la Bastille, à la suite de quoi il est nommé inspecteur général des remon-tes en 1790. Il profite alors de sa position pour attaquer les Ecoles ci-devant Royales, inutiles et luxueuses ; mais son argumentation excessive est mise facilement en échec par les directeurs de Lyon et d'Alfort. Ils démontrent que le nouveau régime a tout à perdre avec la ruine d'établissements utiles à l'agriculture et nécessaires à la cavalerie militaire. Lafosse est bientôt discrédité et jeté en prison ; il sera sauvé par Thermidor, mais ne représentera plus un danger pour les écoles.

Pour couronner tous ces déboires, Lyon s'est révolté contre les Montagnards ; un terrible siège s'ensuivra où la ville perdra temporairement jusqu'à son nom et où sera tué l'abbé Rozier. Bredin voyant son établissement menacé transfère les élèves et les matériaux dans sa propriété d'Ecully. Ils s'y installent avant le 25 décembre 1793 et ne rentrent à la Guillotière que le 22 avril suivant, dans une école assez malmenée par les boulets.

Au milieu de ces épreuves, l'école ne possède qu'un corps enseignant fort réduit : De 1769 à 1796, le directeur, que ce soit Péan, Flandrin ou Bredin, n'a à sa disposition qu'un seul enseignant, démonstrateur — Dauguin et Laurent — puis professeur — Hénon —. Heureusement Bredin Fils, puis en 1801, Grogner et Guillegoz viennent aider ce dernier.

En 1793, cinq chaires sont même envisagées : Zootechnie et maladies équine, Bovins, Ovidés, Pharmacie et Maréchalerie, mais en pratique les professeurs resteront sans affectation précise.

Bredin père aidé par Hénou, les chefs de travaux et les étudiants a cependant réussi à sauver l'école ; mais il faut abandonner ces locaux exigus, vétustes et délabrés. La Convention dispose de nombreux couvents devenus biens nationaux ; après avoir hésité entre quatre établissements religieux, elle choisit le Claustral des Deux Amants situé près de la Porte de Vaise. Avec le Consulat, les malheurs de Lyon prennent fin.



## LES DEUX COUVENTS DES DEUX AMANTS

Le transfert est décidé le 5 août 1795 par le représentant du peuple Poulain-Granpré. L'école prendra donc place dans le Claustral des Deux Amants, couvent des Dames de Saint-Elisabeth, réédifié en 1675 sous les auspices de Monseigneur Camille de Neufville, archevêque de Lyon et lieutenant général des provinces attenant. Ce nom ne provenait pas, comme certains seraient tentés de le croire, de quelque histoire romanesque à l'intérieur du cloître. Il vient du tombeau de la famille Amandus, qui contient les corps de deux romains, frère et sœur, morts vers l'an 300 et qui occupait cet emplacement avant d'être détruit en l'an 1707. Il se trouve du reste près de l'école un porche dans une arrière-cour portant l'inscription « Hostel des Deux Amants ».

Adossé au Claustral, à sa droite, face à la Saône, le couvent des Cordeliers s'étendait comme lui sur la colline. Il fut fondé en 1495 par Charles VIII et Anne de Bretagne. Son nom provient de l'observance plus stricte de la règle par les moines qui l'habitaient. Les deux établissements religieux furent bâtis sur l'emplacement d'un hôpital, et celui-ci sur les ruines gallo-romaines de riches villas.

L'école n'occupe tout d'abord que le Claustral à partir de décembre 1796 ; mais c'est un bâtiment en assez mauvais état et qui réclame une restauration urgente surtout après l'inondation de l'aile orientale en 1799. Bredin fils qui a succédé à son père comme directeur doit entreprendre lui aussi de nombreuses démarches avant d'obtenir l'appui des pouvoirs publics. Enfin grâce aux préfets du Rhône, de Chabrol, puis Menoux, il peut faire aménager

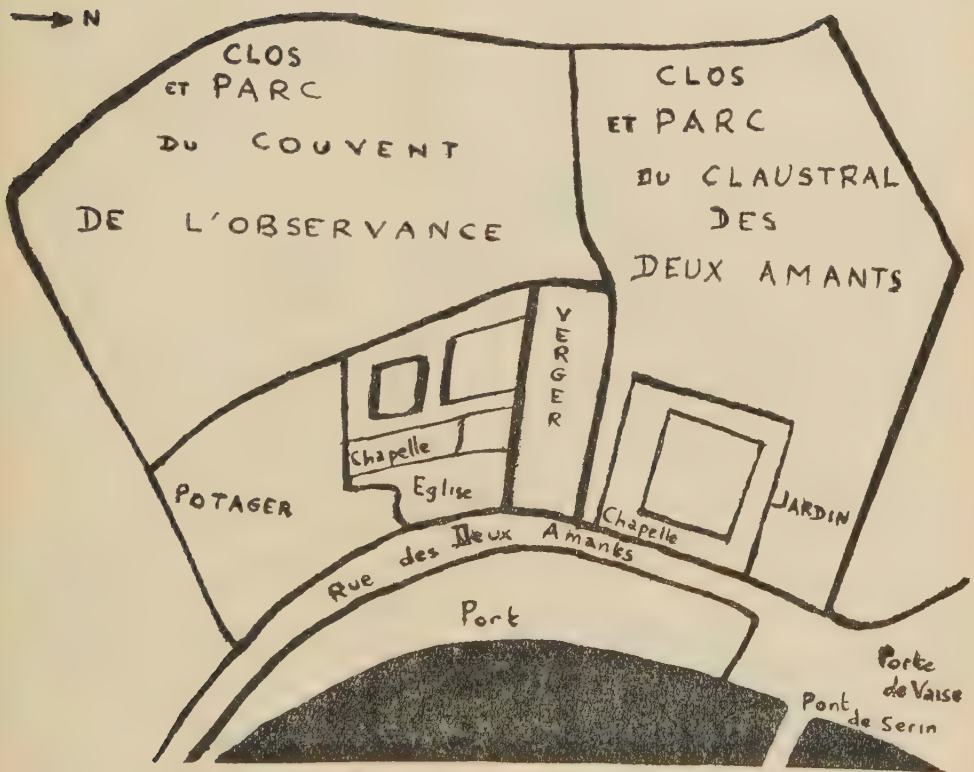
cette aile. D'autre part, il convoite le couvent des Cordeliers alors vieux et démembré ; en 1812, il peut utiliser l'église comme magasin à fourrage mais doit bientôt la rendre. En 1820, il fait édifier le bâtiment des cliniques ainsi que des forges par Chenavard à la place du verger ; il peut placer autour de la cour la cuisine, le réfectoire et les magasins.

Sur l'emplacement du potager et du clos des Cordeliers, s'était installée une pépinière départementale difficile à déloger. Mais le génie militaire fait construire une route qui mène au fort de Vaise ; c'est l'actuelle montée de l'observance. Cette voie passe sur la pépinière et la morcèle en fragments dénués de toute valeur. Bredin profite de l'occasion pour récupérer tout le couvent et ce qui reste du jardin et du potager.

Mais les deux couvents menacent ruine ; les autorités pensent tout d'abord à un nouveau transfert renvoyant l'école sur la rive gauche du Rhône ou même à Toulouse. La suppression semble proche lorsqu'Arago intervient. Alors la ville charge son architecte Chabrol de rénover l'ensemble. Il démolira le vieux couvent des Cordeliers, en y plaçant les écuries et hôpitaux, et les pavillons de physiologie et d'anatomie. Puis il construira sur le Claustral l'amphithéâtre d'honneur et l'élégante galerie de l'entrée. Après 1868, son successeur, Saint-Marie Perrin terminera son œuvre.

Avec ces travaux s'achève l'installation de l'école, qui ne verra plus désormais que des aménagements internes, et s'ouvre l'époque actuelle.

## LES DEUX COUVENTS

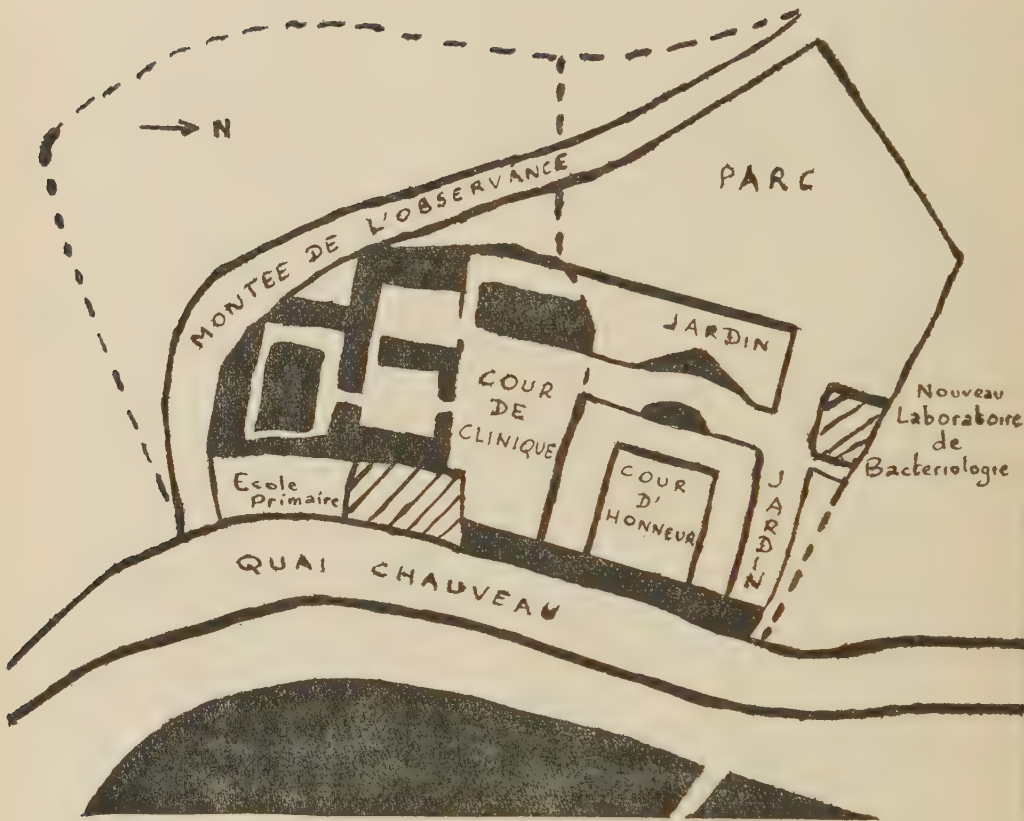


Echelle

1

2.000

## L'ECOLE



*En noir* : Bâtiments du XIX<sup>e</sup> siècle

*En hachures* : Bâtiments du XX<sup>e</sup> siècle

Echelle

1

2.000

## TROISIEME PARTIE

---

### LA VIE DE L'ECOLE

---



## LES TEMPS MODERNES

L'époque contemporaine, trop proche de nous pour appartenir vraiment à l'histoire impartiale, voit l'école enfin à l'aise dans ses nouveaux locaux. Après la période napoléonienne où Alfort avait fait office d'école supérieure depuis 1812, avec pour Lyon une scolarité réduite à 3 ans, l'égalité est rétablie en 1825. Au même moment Toulouse voit se créer le troisième établissement. Dès lors de nombreux travaux liés à l'épopée pastorienne et dont nous montrerons l'enchaînement dans le prochain chapitre, viennent honorer Lyon ; ici se place l'époque la plus brillante du point de vue scientifique.

En 1912, le tricinquantième revêt un éclat tout particulier avec la présence de Roux, Leclainche et Chauveau ; hommage est rendu à Saturnin Arloing et à Galtier par les représentants des corps constitués du Rhône, dont Herriot, alors maire de Lyon, le ministre de l'Agriculture et les délégués de vingt-six écoles étrangères ainsi que d'Alfort et Toulouse. Une plaque sera déposée à l'emplacement de l'auberge de la Guillotière.

Herriot encore saura payer la dette qu'il doit aux vétérinaires, ses initiateurs à la vie politique, en faisant annuler le décret de 1920 qui consacrait la disparition de l'école.

Le bicentenaire sera plus discret que la précédente célébration ; il s'orientera vers les perspectives d'avenir en choisissant comme lieu de réunion principal le très moderne Palais des Congrès, du 25 au 27 mai.

Depuis les travaux de Sainte-Marie Perrin, peu de changements sont intervenus. La parcelle non occupée des

Cordeliers s'est couverte d'une chapelle en style néo-grec, démolie en 1937, puis d'une école primaire à peu près indélogeable. L'Académie Vaisoise se transforme donc à l'intérieur : création des nouveaux locaux de chimie et d'alimentation, aménagement d'une salle d'anatomie pathologique, des chenils et d'un laboratoire de médecine du bétail, pour ne citer que les modifications apparentes. De plus, un nouvel ensemble bactériologique s'édifie à côté du jardin botanique. Malgré tout, l'école étouffe entre la Saône et la Colline ; il est heureux qu'un transfert soit envisagé pour bientôt.

Quant à l'enseignement, il ne s'organise qu'en 1866 avec six chaires créées sur le modèle actuel : Anatomie-physiologie, Physique-chimie, Pathologies générale, chirurgicale et médicale, Histoire naturelle. En 1881, la chaire de Physiologie devient autonome avec Arloing et l'Hygiène-alimentation se sépare de l'Histoire naturelle. Au fil des ans se créent les chaires de Pathologie de la reproduction et d'Anatomie pathologique. L'Histoire naturelle devient Parasitologie, la Pathologie générale se transforme en Bactériologie et perd la Jurisprudence au profit de la Pathologie médicale. Depuis 1960 de nouvelles chaires prolifèrent : Médecine du bétail et de la basse-cour, Inspection des denrées alimentaires, Zootechnie, Toxicologie, et bientôt de nouveau la Pathologie générale.

## LES RECHERCHES SCIENTIFIQUES

Le premier à citer comme vétérinaire homme de science sera celui de Barthélemy Ainé. Au début du xix<sup>e</sup> il représente la profession dans les milieux scientifiques. Ses travaux sur la gangrène gazeuse et le liquide céphalo-rachidien qu'il découvrit avant Magendie le font nommer président de l'Académie de Médecine.

Les recherches scientifiques sont dominées par les deux grands noms de Chauveau et d'Arloing. Tout d'abord en Anatomie leurs nombreux travaux s'expriment par le traité d'Anatomie des Animaux Domestiques, qui sera revu et corrigé par leur élève Lesbre. Le regretté professeur Tagand, disciple de ce dernier, s'efforcera de continuer leur tâche en reprenant tout d'abord l'anatomie du Cheval. Lesbre et Tagand seront aussi amenés à s'occuper de Tératologie, science reliée à la fois à l'Anatomie et à l'Embryologie.

En Physiologie l'œuvre maîtresse de Chauveau sera tout d'abord sa cardiographie intra-cardiaque par sondes. Chauveau, Marey et Faivre, à l'école même, forceront le cœur à écrire son histoire en 1862. Notre maître s'illustrera encore par ses travaux sur le rôle du glucose dans la contraction musculaire. Arloing expliquera la sensibilité récurrente des nerfs sectionnés. D'autres travaux l'amèneront à étudier le sympathique cervical, le pneumogastrique, les anesthésiques, la déglutition, mais, mort prématurément, il n'aura pu continuer ses recherches.

A cheval sur la Médecine et la Biologie, la Bactériologie s'illustre tout d'abord par les travaux de Bourgelat et Rainard sur la contagiosité de la morve ; Chabert différencie les divers charbons.

Bientôt surviennent les découvertes pastoriennes. Si les médecins sont hostiles à ces nouveautés de chimiste, les vétérinaires sont plus enclins à guérir qu'à se fier à des dogmes et mieux portés alors à l'observation. Ils seront les précurseurs, les animateurs, les aides, les successeurs de Pasteur. Alfort fournira surtout les soutiens — Bouley et les collaborateurs — Nocard ; Toulouse possèdera un prédécesseur de marque en Toussaint ; Alfort aura Delafond ; mais Lyon nous offre Galtier. Celui-ci découvrira l'immunisation contre la rage par inoculation de salive virulente à des moutons dès 1881. Pasteur aura connaissance des travaux du professeur lyonnais et sera obligé plus tard de reconnaître l'antériorité des travaux de Galtier.

Alfort nous présente un élève de marque en la personne de Ramon ; mais que dire de Chauveau, Arloing, Basset et combien d'autres Lyonnais ? Chauveau différencie la vaccine et la variole par des expériences d'une clarté irréfutable ; il perfectionne le virus-vaccin du charbon bactérien. Mais surtout il élabore la théorie du contrepoison, première idée des anticorps, face à la conception pastorienne de l'épuisement, abandonnée depuis.

Arloing, après Huzard, soutiendra contre Koch lui-même l'unicité de la tuberculose et de son bacille ; avec Cornevin et Thomas, il continuera à étudier les charbons, en particulier le symptomatique dont l'agent sera nommé *Bacterium chauvoei* en hommage à son maître. Basset mettra au point de nombreux vaccins contre les charbons, le rouget, la diphtérie aviaire.

Une partie des recherches d'ordre plus appliqué se tourne vers l'économie rurale. Désirée par Bourgelat mais peu développée sous son enseignement, orientée par ses successeurs vers la botanique, elle devient zootechnie grâce au comte de Gasparin. Elle s'illustre avec Grogner, Magne et surtout Cornevin, qui crée une ferme expérimentale à Ecully et pose les bases de la sélection moderne. A l'heure actuelle, cette partie de la vétérinaire prend une grosse

importance, absorbant l'étude de l'industrie alimentaire où se distingua Porcher « l'apôtre du lait sain ».

Enfin les problèmes pathologiques sont étudiés par les cliniciens Saint-Cyr, Cadeac et Douville, le thérapeute Kauffmann, l'anatomo-pathologiste Ball et le parasitologue Marotel. Ces hommes se sont surtout attachés à décrire les symptômes, lésions et agents pathogènes.



## ELEVES ET TRADITIONS

Après les fringants cavaliers de l'Académie d'Ainay, Bourgelat aura donc affaire à des jeunes gens tout juste instruits. Beaucoup proviennent de petites villes ou de gros bourgs ; leur âge moyen oscille autour de 18 ans, mais ils s'échelonnent entre 10 et 48 ans. Leur origine, le mélange d'enfants et d'hommes mûrs, leurs conditions d'hébergement — certains couchent à plusieurs dans un même lit — expliquent leur turbulence. Ils se rebellent en 1766, font assaut huit ans plus tard au couvent déjà cité des P.P. Pictus pour délivrer un frère de lait, se disputent dans les cabarets avec les « blousons noirs » d'alors ou les Compagnons du Devoir, quittes à affirmer n'avoir agi qu'en cas de légitime défense.

Cette mentalité explique la discipline sévère que préconise Bourgelat ; on peut extraire des « Réglements » les articles suivants :

- Organisation en brigade avec des chefs de brigade qui désignent des élèves de corvée et sont responsables de la discipline ;
- Lever à 5 heures en été, 6 heures en hiver ;
- Appel, puis Messe à 6 heures 45, sauf le dimanche où elle a lieu à 9 heures ;
- Travail jusqu'à 11 heures puis appel à 2 heures et reprise des cours jusqu'à 7 heures. Coucher à 10 heures. Chaque exercice est annoncé à son de cloche.
- Les punitions consistent en peines de prison ; en cas de récidive, c'est le renvoi.
- Les élèves ont congé les dimanches et fêtes, le jeudi après-midi et pour la Saint-Eloi.

- Les élèves doivent être baptisés et présenter un certificat de bonne vie et mœurs.
- « Ne seront soufferts dans les écoles aucuns élèves affichant l'irréligion et le libertinage. Tout homme sans mœurs et qui méconnaît ce qu'il doit à l'Être Suprême ne pouvant être, quelques talents qu'il ait d'ailleurs, qu'un être absolument méprisable. » (sic).

Cette vie quasi militaire (1) ne pourra être imposée à tous. Dès 1781, des étrangers seront externes ; en 1804, cette possibilité sera offerte aux Français. Dès 1825 les études reviennent à la durée de 4 ans et rien ne sera plus changé fondamentalement dans le statut des étudiants ; il existe même depuis le nommé Vairon, 1816, des élèves militaires. Le recrutement se fait plus exigeant, au lieu de l'exécution d'un fer à cheval en deux chaudes exigée par Bourgelat, en 1813 a lieu le premier concours, mais ce n'est guère qu'en 1843 qu'il représentera une sélection entraînant la création d'une école préparatoire six ans plus tard à Charenton ; enfin, en 1890, le baccalauréat sera exigé et la répartition dans les trois écoles se fera suivant les règles actuelles.

L'entrée de ces jeunes gens donne lieu à des brimades qui ont bien diminué en intensité — puisque les estafilades au couteau étaient la marque des nouveaux lors de ces « réjouissances » à leur origine — et en durée — puisqu'elles reprenaient à l'entrée des 2<sup>e</sup> années en clinique, cette coutume disparaissant vers 1900. Ces « bizuths » ont dû recevoir des noms variés jusqu'à ce que les termes de « volailles » et « barbares » s'imposent vers 1880. Quant aux dénominations de « plumasseux » et de « praticiens », elles semblent bien aussi vieilles que l'école comme du reste les appellations cour de clinique et cour des forges.

A la création de l'école les élèves portaient l'uniforme bleu de roi avec des boutons de cuivre marqués Ecole

---

(1) Les règlements de 1762 sont moins sévères, la discipline se fait plus dure avec l'internat.

Royale Vétérinaire ; après des vicissitudes diverses vers 1900 s'impose la blouse marron maintenant traditionnelle.

Le nombre total de ces élèves est tout d'abord de 30. Très vite en trois ans il atteint 150 ; la crise qui s'ouvre alors en fait diminuer le nombre jusqu'à 27 personnes seulement en 1790. Puis le chiffre augmente de nouveau, rejoint celui de 1765 en 1813 et reste stationnaire pendant cinquante ans. Enfin il croît jusqu'au niveau de 200 étudiants en 1889 et ne s'élèvera que très lentement et par à coups au nombre actuel de 250 « unités » en y incluant la spécialisation de Microbiologie.

Méditons pour terminer cette exhortation de Bourgelat aux élèves brevetés : « Toujours imbus des principes d'honnêteté qu'ils auront puisés et dont ils auront vu les exemples dans les écoles, ils ne s'en écarteront jamais. Ils distingueront le pauvre du riche ; ils ne mettront point à un trop haut prix des talents qu'ils ne devront qu'à la bienfaisance du Roi et à la générosité de leur Patrie ; enfin ils prouveront par leur conduite qu'ils sont tous convaincus que la forme consiste moins dans le bien que l'on a que dans celui que l'on peut faire ».



## LES DIRIGEANTS

Au terme de cette histoire, il nous faut rappeler les noms de ceux qui y contribuèrent en étant placés à la tête de l'école ou de l'enseignement.

### LES DIRECTEURS

- 1762 - 1766 Claude Bourgelat, Directeur Général
- 1763 Fragonard, Directeur
- 1764 Pons, id°
- 1765 Fragonard id°
- 1766 - 1769 Abbé Rozier, Directeur des études
- Baroilhet, Directeur administratif
- 1769 - 1774 Péan
- 1774 - 1780 Flandrin
- 1780 - 1813 Bredin père
- 1813 - 1835 Bredin fils
- 1835 - 1841 Maffre de Verdts (Haras de Cluny)
- 1841 - 1848 Rainard
- 1848 - 1863 Lecoq
- 1863 - 1875 Rodet
- 1875 - 1886 Chauveau
- 1886 - 1911 Arloing
- 1911 - 1914 Faure (professeur d'histoire naturelle)
- 1914 - 1925 Lesbre
- 1925 - 1931 Porcher
- 1931 - 1935 Ball
- 1935 - 1958 Jung
- 1958 - 1961 Tapernoux
- 1961 - Florio

## INSPECTEURS GENERAUX

|                 |             |
|-----------------|-------------|
| 1765 - 1778     | Bourgelat   |
| 1779 - 1795 (?) | Chabert     |
| 1806 - 1837 (?) | Huzard père |
| 1837 - 1860     | Yvart       |
| 1860 - 1863     | Renault     |
| 1863 - 1865     | Lecoq       |
| 1866 - 1885     | Bouley      |
| 1886 - 1911     | Chauveau    |
| 1911 - 1923     | Barrier     |
| 1923 - 1931     | Leclainche  |
| 1931 - 1933     | Porcher     |
| 1934 - 1940     | Nicolas     |
| 1940 - 1941     | Bressou     |
| 1941 - 1944     | Boussard    |
| 1945 - 1959     | Petit       |
| 1962 -          | Godfrain    |

On peut reconnaître, dans cette succession de noms, des périodes marquées par la mort ou la nomination de personnages importants. Ainsi, sous Bourgelat, qu'il soit directeur ou inspecteur, l'Ecole Royale prospère suivant ses directives. Sa disparition souligne le début des difficultés que résoudront, sous les Bredin, le transfert et les reconstructions au bord de la Saône. A partir de 1860, les nominations de Renault et de Rodet ouvrent la période des brillants succès scientifiques qui vient se clore avec la mort de Saturnin Arloing et la retraite de Chauveau (1911). Enfin l'époque actuelle peut se marquer par la nomination d'un inspecteur général après une interruption, certes courte, mais assez vivement ressentie par la profession.

## CONCLUSIONS

Parvenu au terme de cette étude, le lecteur aura sans doute noté les alternances de gloire et de détresse que connut l'école. Il convient de remarquer qu'elles obéissent à des règles très précises : Lorsque Lyon est à l'aise et que les pouvoirs publics lui accordent les crédits nécessaires, elle présente un plein épanouissement. Les débuts et les années 1850 à 1900 illustrent à merveille cette règle. Par contre, si les locaux sont réduits et vétustes et si les largesses gouvernementales sont chichement mesurées, l'école voit la gêne et parfois la misère s'installer. Ainsi le montrent l'époque souvent tragique de 1785 à 1805, les difficultés de 1805 à 1840, enfin le relatif effacement de la période actuelle.

Bien que nous l'ayons vu, le premier projet de transfert date de 1839, le déplacement sur le terrain de Marcy l'Etoile semble acquis. Il s'agit donc de profiter de la translation dans des bâtiments modernes et vastes et de crédits peut-être augmentés pour adapter l'enseignement non au présent mais au futur. Celui-ci tient en trois mots : Marché Commun, technique, organisation de l'agriculture. Le Marché Commun nous ouvre une demande sans cesse accrue en produits nobles, viande, lait et œufs, mais aussi une concurrence de la part de confrères étrangers. La technique ne se contente plus des affirmations traditionnelles de notre valeur intellectuelle, mais exige une compétence sans cesse accrue. L'organisation de l'agriculture ne permet plus la lutte qui existe encore entre vétérinaires, sous peine de voir asservir la profession. L'école devra donc former des spécialistes, orientés vers les différentes formes de protection des productions animales, habitués au travail en commun et aptes à s'adapter sans cesse dans un milieu en perpétuelle évolution. Des mesures semblent s'imposer : création d'une cinquième année de spécialisa-

tion, orientation vers la profession dès la préparation ou intégration de celle-ci dans les écoles, étude de l'économie politique et rurale, augmentation du nombre d'enseignants... Mais au-delà il faut aller vers une réorganisation complète de l'acquisition des connaissances avec des cours allégés, appuyés et non remplacés par des photocopiés, mieux répartis entre les chaires. Il faut développer le travail propre de l'élève, personnel et en commun, et utiliser encore plus les méthodes audio-visuelles et les travaux pratiques. Alors forts de cette formation, nous pourrions nous présenter devant l'administration comme les protecteurs du potentiel agricole. C'est cet argument, nous l'avons montré, qui contribua à préserver l'école des menaces de sa disparition.

Voilà comment se présente la leçon de cette histoire. « Placée dans une ville et une région en extension, fière de son origine, consciente du privilège de son antériorité » notre vieille école espère que les vétérinaires enfin groupés sauront imposer les mesures qui redonneront à leur Alma Mater et à leur profession l'éclat qu'elle connut autrefois. Alors nous pourrions regarder l'avenir avec confiance, et l'évocation du passé n'aura pas été inutile.

**Vu : LE PROFESSEUR RESPONSABLE**  
**DE L'ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE,**  
**JOUBERT,**

**Vu : LE DIRECTEUR**  
**DE L'ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE,**  
**FLORIO.**

**Vu :**  
**LE DOYEN**  
**DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,**  
**J.-F. CIER**

**Vu :**  
**LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,**  
**ROCHE.**  
**PROFESSEUR**  
**DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.**

*Vu et permis d'imprimer : Lyon, le 5 Juin 1964.*  
**LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ**  
**P. LOUIS**

## LES SOURCES

### I. — BIBLIOGRAPHIE

- ALGLAVE (E.). — L'Ecole Vétérinaire de Lyon. *Rev. Sc. Fr. Etr.*, 1873, X, 368-372.
- BOULEY (H.) et al. — Discours prononcés à l'inauguration de la statue de Bourgelat.  
A l'école de Lyon, *J. de Méd. Vét.*, 1876, 214.  
A l'école d'Alfort, *Rec. de Méd. Vét.*, 1879, 1054.
- BRESSOU. — Evolution de l'enseignement vétérinaire. *Bull. Acad. Vét.*, 1960, XXXIII.
- CHOMEL (C.). — Histoire du corps vétérinaire militaire en France, Paris, 1887.
- FLORIO (R.). — Histoire de l'Ecole Vétérinaire de Lyon. *Rev. Méd. Vét.*, 1962, 7, CXIII, 534.
- HOURS (H.). — La lutte contre les épizooties et l'école vétérinaire de Lyon, Paris, 1957.
- LAFOSSE (L.). — Discours prononcé à l'occasion de l'ouverture des cours. *Journ. Vét. Midi*, 1853, 536.
- LECLAINCHÉ (E.). — Histoire de la Médecine Vétérinaire.
- NEUMANN (L.-C.). — Biographies Vétérinaires, Paris, 1896.
- PORCHER (Ch.). — Les Ecoles Vétérinaires. *La Revue du Mois*, 1909, VII, 38, 190.
- RAILLET (A.) et MOULE (L.). — Turgot et l'Ecole Vétérinaire de Limoges. *Rec. Méd. Vét.*, 1902, IX, 8.  
— Histoire de l'Ecole d'Alfort, Paris, 1908.
- RAMON. — Contribution des vétérinaires à la recherche scientifique et hommage à J.-B.-A. Chauveau. *Rev. Méd. Vét.*, 1962, 7, CXIII, 512.
- SÉNET (A.). — Histoire de la Médecine Vétérinaire. *P.U.F.*, Que sais-je, n° 584.
- TAGAND (R.). — Note historique sur Claude Bourgelat. *Soc. Sc. Vét. et Méd. Comp.*, Lyon, 1956, 6.

## II. — BIBLIOTHEQUE DE L'ECOLE DE LYON

- ARLOING (S.). — Le berceau de l'Enseignement Vétérinaire, Lyon, 1889.
- L'Ecole Vétérinaire de Lyon. In Lyon en 1906. *Pub. Congrès Ass. Fr. pour l'av. des Sc.*
- BLANCHON (J.). — L'exercice libéral de la Médecine Vétérinaire dans l'agriculture moderne. *Thèse Doct. Vét.*, Lyon, 1963.
- Commémoration du tricinquantenaire de l'Ecole, 1912.
- Commémoration du bicentenaire de l'Ecole, 1962.
- DUBOIS (L.). — Bourgelat, fondateur des Ecoles Vétérinaires (Brochure du S.N.V., 1933).
- DUGARDIN (F.). — Nature de la profession vétérinaire face à l'évolution agricole. *Thèse Doct. Vét.*, Lyon, 1964.
- GROGNIER (F.). — Notice historique et raisonnée sur Bourgelat. Lyon, 1805.
- JOUBERT (L.). — La spécialisation Microbiologie, Sérologie et Hygiène Vétérinaire.
- JUNG (L.). — Chauveau, Arloing et l'Ecole Vétérinaire de Lyon.
- JUNG (L.) et TAGAND (R.). — Discours pour la réinstallation de la statue de Bourgelat, 1956.
- PASSY (L.). — Histoire de la Société Nationale d'Agriculture de France.
- ROBIN (Y.). — Vie et Œuvre de P.-V. Galtier. *Thèse de Doct. Vét.*, Lyon, 1957, n° 3.
- TINEVEZ (H.). — Claude Bourgelat Hippologue. *Thèse Doct. Vét.*, Lyon, 1957, n° 6.
- VERLY (P.-L.). — Honoré Fragonard anatomiste. *Thèse Doct. Vét.*, Alfort, 1963.
- VOISARD (P.). — Histoire de l'Ecole Vétérinaire de Lyon, 1792-1799. *Thèse Doct. Vét.*, Lyon, 1932.

### III. — ARCHIVES (1)

La majeure partie des documents d'archives sur l'histoire de l'école est parisienne. C'est ainsi que l'on trouve aux Archives Nationales toute une suite de renseignements éparpillés dans les dossiers de la série F 10. Cette dispersion provient des changements nombreux introduits dans l'organisation des ministères et de l'affectation variable des écoles vétérinaires. Citons par ordre d'importance :

1385 A à E, Etablissement ; mise en route, budget et professeurs de l'école.

1370 à 84 Comptabilité de l'école de Lyon.

1194 à 96 Mémoires sur les Ecoles Royales Vétérinaires et divers.

1199, 1216-29, 1231-47, 1253, 1389-1415, 1432-37, 1747, Documents divers sur les élèves.

1251 et 1196, Les manuels utilisés.

203 B, 214, 1248-50, 1386-88, Résultats des jurys.

1437-40, Plans de reconstruction (1837-1884).

207, Rapport de Bredin et plan du transfert.

1745-46 Rapports d'inspections et règlements (xix<sup>e</sup> siècle).

Pour le transfert de l'école, on peut trouver aussi des délibérations et projets dans les cartons C243, C401 (dossier 308) et C419 (dossier 37). Des plans et des détails divers figurent dans les archives F 13 1542 et 1790 et F 21 791 et 1898. Les cartons F 4 2282-92 sont riches en documents comptables sur le matériel. Enfin les Procès verbaux du Comité d'Instruction Publique de la Convention publiés par J. Guillaume (1891-1907) et les Procès verbaux des Comités d'Agriculture et du Commerce de la Constituante, de la Législative et de la Convention, publiés par F. Gerbaux et Ch. Schmidt (1906-37), offrent de précieux renseignements sur les écoles vétérinaires à l'époque révolutionnaire.

---

(1) La majeure partie de ce chapitre est extraite de l'ouvrage de Mme Poulle Drieux « A propos du bicentenaire de l'Ecole Vétérinaire de Lyon » dans la Revue d'Histoire des Sciences XVI, 1963, p. 227. Qu'elle veuille bien trouver ici l'expression de notre respectueuse gratitude.

L'action de Bertin a été étudiée dans une thèse de l'Ecole des Chartes : M. Antoine « Le secrétariat de Bertin, 1763-1780 », non encore publiée.

La Bibliothèque nationale nous offre l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert (rayon W) où les articles de Bourgelat se trouvent marqués par la lettre (e) dans les tomes V à VII. Pour les recherches généalogiques, on consultera le Dictionnaire de la noblesse de De la Chesnaye (rayon O), le Dauzier et le cabinet des archives.

Enfin un petit dossier à l'Institut Pédagogique National de Paris, rue d'Ulm, renferme une douzaine de pièces (1814-15).

A l'Ecole d'Alfort on peut trouver dans les Mémoires des Ecoles Vétérinaires la réponse de Bredin à Lafosse fils (1790). Signalons que le livre d'Arloing sur le « berceau » y est annoté par un correcteur anonyme, qui a rectifié notamment la liste des professeurs.

Les archives départementales renferment les documents relatifs à l'envoi des élèves, soit dans le fonds d'intendance, soit dans la série L pour la période révolutionnaire. Nous connaissons pour la création de l'école trois exemples :

- Charente Maritime D 12 II, n° 17.
- Côte d'Or C 20.
- Somme C 53, n°s 1, 2, 3, 7.

Les documents lyonnais sont relativement importants, bien que moins étendus que les archives parisiennes. L'ouvrage de M. H. Hours cité ci-dessus, expose très clairement ces diverses sources. Aux archives départementales, le fonds de l'intendance se trouve réuni dans les dossiers C 126 à 133 qui exposent la création de l'école et ses débuts glorieux.

La période révolutionnaire est classée dans les articles 1 L 256 et 516 ; dix-sept liasses non classées couvrent la période moderne (an VIII - 1912). Deux documents méritent d'être signalés à part : C 371 pour le titre d'Ecole Royale et ms 5531 pour la création de la Société d'Agriculture de Lyon. Le fonds Galle renferme en C 2, un article de Lecoq « Dans Lyon ancien et moderne » 11 17 sur l'Ecole Vétérinaire ; en C 22 et M 44 des notes de Morel de Voleine sur l'Académie et son illustre ancêtre. Enfin des armoiriaux renferment certains détails généalogiques (4° P 17 et 26).

La bibliothèque de la ville nous offre l'ouvrage de Brossette « Histoire de Lyon » qui donne les dates d'échevinage

des ancêtres de Bourgelat. Enfin l'Ecole Vétérinaire offre quelques archives peu nombreuses hélas. L'arrêt du Conseil du Roi fondant l'Ecole est recopié au dossier 67 ; les Comptes rendus d'intervention lors des épidémies se trouvent au dossier 74, mêlés à des cours et à des dossiers divers. Signalons qu'un des exemplaires du livre de Grogner est corrigé par un commentateur inconnu, probablement Bredin fils, qui se plaint de ce que l'auteur néglige les professeurs actuels. A titre de curiosité on peut trouver confirmation de la date de naissance de Claude Bourgelat au registre paroissial 66 f° 102 V° de Saint-Nizier.



## TABLE DES MATIERES

|                                                       |    |
|-------------------------------------------------------|----|
| INTRODUCTION .....                                    | 9  |
| PROLOGUE. — Histoire de la Médecine Vétérinaire ..... | 11 |
| LES FONDATIONS .....                                  | 13 |
| Le siècle des lumières .....                          | 15 |
| Petits aspects d'un grand homme .....                 | 19 |
| La carrière de Claude Bourgelat .....                 | 23 |
| Psychologie d'un fondateur .....                      | 27 |
| L'HISTOIRE .....                                      | 31 |
| Le berceau est créé .....                             | 33 |
| A l'Abondance de gloire .....                         | 35 |
| Les années difficiles .....                           | 41 |
| Les deux couvents des deux amants .....               | 45 |
| LA VIE DE L'ECOLE .....                               | 49 |
| Les temps modernes .....                              | 51 |
| Les recherches scientifiques .....                    | 53 |
| Elèves et traditions .....                            | 57 |
| Les dirigeants .....                                  | 61 |

|                                           |    |
|-------------------------------------------|----|
| CONCLUSIONS .....                         | 63 |
| SOURCES .....                             | 65 |
| I. Bibliographie .....                    | 65 |
| II. Bibliothèque de l'école de Lyon ..... | 66 |
| III. Archives .....                       | 67 |



